



MICHEL LACROIX

Agrégé de philosophie, docteur d'État et maître de conférences honoraire à l'Université de Cergy-Pontoise

Mercredi 23 septembre 2015, 20 h 00

Au petit Riche, 25 rue Le Peletier 75009 Paris



Club de réflexion

SOMMAIRE

Michel LACROIX	1
Introduction	3
Notre invité	3
Michel Lacroix, philosophe : Les modèles du moi	3
"Les communautés protègent leurs croyances derrière un rempart"	5
La réalisation de soi	8

INTRODUCTION

Le club de réflexion **STRATEGIES FRANCAISES**, fondé en 1994, cherche à rapprocher la République des citoyens, c'est-à-dire faciliter l'appropriation des sujets de société par les citoyens à l'occasion de rencontres et débats avec les acteurs et les penseurs de notre temps.

L'ambition d'un tel projet s'appuie notamment sur :

- Le choix de recevoir, de dialoguer, de confronter ses idées avec toutes les tendances de la vie politique française voire internationale, sans esprit partisan,
- La passion pour le destin de la France, dans le monde, dans l'Histoire, dans une perspective d'avenir,
- Le goût pour les rencontres inédites et l'échange de convictions.

Ces "stratégies françaises" sont celles des femmes et des hommes que nous rencontrons au fil des dîners-débats, des stratégies tournées vers le monde, vers la transformation de notre société et vers une meilleure vision de notre histoire et de notre avenir.

Le club **stratégies françaises** est dirigé et animé par Xavier Fos.

NOTRE INVITE

- Michel Lacroix, né en 1946, est ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il est agrégé de philosophie, docteur d'État et maître de conférences honoraire à l'Université de Cergy-Pontoise. Il est l'auteur d'une Thèse d'État sur "L'idée de politesse dans les manuels de bienséance (XIXème et XXème siècles)" dont le président du jury était Jean Guitton.
- Il a reçu le Grand prix de philosophie de l'Académie française et le Prix Psychologies-Fnac 2009 de l'essai pour mieux vivre.

MICHEL LACROIX, PHILOSOPHE : LES MODELES DU MOI

- Le philosophe Michel Lacroix interroge l'histoire pour y trouver les racines de la réalisation de soi. Tour d'horizon, en cinq étapes clefs, des textes et des mythes fondateurs.
- Tout au long de l'Histoire, l'effort pour s'épanouir s'est appuyé sur la culture. Les individus désireux de « cultiver leur âme », pour reprendre l'expression de Cicéron, avaient à leur disposition la philosophie, la religion, l'art, la littérature, les mythes, les doctrines morales. Ils y puisaient des modèles qui leur permettaient de se construire. Dans cette immensité de la culture, cinq axes de la réalisation de soi peuvent être distingués. Il y a cinq manières de s'accomplir, **cinq gestes élémentaires**.

S'élever

- D'abord le geste de s'élever vers l'absolu, comme dans le mythe de la grotte décrit par Platon, où le philosophe, gravissant un chemin escarpé, atteint le ciel des Idées. L'âme y contemple les vérités éternelles et, ce faisant, elle se trouve elle-même.

Aimer

- En deuxième lieu, s'ouvrir à l'amour. Ce peut être l'amour divin, par une conversion spirituelle (la « métanoia ») dans laquelle on se laisse envahir par la grâce, tel saint Paul illuminé sur le chemin de Damas, ou Claudel saisi par la foi dans la nef de Notre-Dame. Moments intenses où l'errance prend fin et où l'on éprouve le sentiment de renaître à soi-même. Toute l'histoire des trois religions monothéistes témoigne de la valeur transformatrice de cette rencontre de l'homme et d'un dieu personnel.
- Ouvrir son cœur, c'est aussi accueillir l'amour de nos semblables, comme dans Les Misérables : sous l'influence de monseigneur Myriel, Jean Valjean, dont la vraie nature se dérobait derrière le bagnard révolté, va devenir un autre homme. C'est aussi grâce à l'amour que Quasimodo est transfiguré, que Dante est inspiré et que Fabrice, le héros de La Chartreuse de Parme, s'écrie : « Combien je suis différent du Fabrice léger et libertin que j'étais avant de connaître Clélia. »

Rompre

- Le troisième geste est la rupture, dont l'exemple même est Descartes décidant de mettre en doute tout ce qu'on lui a appris, et de se lancer dans l'aventure d'une philosophie nouvelle.

Combattre

- Quatrième geste, le combat du héros. Dans les sociétés primitives, on accédait au statut d'adulte par une série d'épreuves initiatiques. Et dans toutes les civilisations, le héros qui s'offre au danger réalise l'accomplissement de son être. Pensons au roi Henry V de Shakespeare, ancien dépravé, compagnon de débauche de Falstaff, qui révèle toute sa profondeur sur le champ de bataille d'Azincourt.
- Mais le combat guerrier est surtout une métaphore de la lutte intérieure. Lutter contre ses dépendances, contre l'attachement aux biens terrestres, contre le ressentiment, la haine, la violence, bref tout ce qui nous tire vers le bas. Comment ne pas évoquer ici la métamorphose d'Achille, rapportée dans l'une des plus sublimes pages de L'Iliade ? Assoiffé de vengeance, Achille tue Hector. Mais devant la douleur des parents de sa victime, la légendaire colère du héros fait place à une douceur profondément humaine.

S'ouvrir

- Enfin, il y a une cinquième voie : l'attitude de réceptivité face à la beauté du monde. Un des secrets de la croissance n'est-il pas de savoir regarder, écouter, faire son miel de tout ? L'âme grandit en se rendant disponible à la nature, à l'art, à la rencontre des êtres. Ainsi, Ulysse revint-il plus riche à Ithaque après son Odyssée ; Wordsworth n'était plus le même après avoir connu l'extase devant les jonquilles qu'il immortalisa dans son poème The Daffodils ; et Goethe... Nul n'a mis plus de soin que le poète allemand à fertiliser son âme par la « Weltfrömmigkeit », la « piété pour le monde », mélange de curiosité, de ferveur et d'admiration.
- Tels sont les principes fondamentaux de la réalisation de soi. Chaque période de l'Histoire les a utilisés, combinés, dosés, en vue de former un "type humain idéal", caractérisé par une dominante. L'Antiquité proposa le modèle du sage qui contemple l'ordre immobile des Idées et de la Nature. Le Moyen Age exalta le chevalier courageux et courtois. Le XVIIe siècle forgea l'honnête homme. Le siècle des Lumières cultiva l'esprit critique. Le XIXe siècle connut à la fois le poète romantique et le bourgeois conquérant. Le sage, le héros, l'homme contemplatif, le saint, l'homme sensible, l'aventurier... Cette succession de figures idéales a servi, tout au long de l'Histoire, de boussole aux individus.
- Et aujourd'hui ? Sous l'influence du développement personnel, une nouvelle conception de l'épanouissement est en train de germer. Les pratiques de transformation qui se répandent participent d'un esprit commun. Elles dénotent un accord à peu près unanime sur la manière de concevoir le travail sur soi. Surtout, les pratiques de développement personnel s'accompagnent d'une très grande confiance dans l'homme. Elles baignent dans une philosophie anthropologique optimiste qui traduisent bien les notions d'« affirmation de soi », de « ressources personnelles », de « potentiel ».

Nous possédons un immense potentiel, à chacun de le faire fructifier... Le processus de la réalisation ne consiste donc pas en un renoncement à soi, mais en une maturation. Il n'est pas une conversion, mais une éclosion de ce qui existe au plus profond de nous, conformément à la belle maxime de Nietzsche : « Deviens ce que tu es. »



"LES COMMUNAUTES PROTEGENT LEURS CROYANCES DERRIERE UN REMPART"

- La raison, la liberté, l'éducation, l'esprit. Autant de valeurs défendues par le philosophe Michel Lacroix. Dans *Ma philosophie de l'homme**, le défenseur de la « réalisation de soi » nous livre ses convictions, mais aussi ses inquiétudes sur les tendances actuelles : repli identitaire, obscurantisme, refus de la critique. Pour *Le Monde des Religions*, il donne ses clés afin d'affronter le XXI^e siècle.

Vous débutez votre ouvrage en dévoilant vos préoccupations majeures quant à l'avenir. Quelles sont-elles ?

- Le délitement du lien social m'inquiète. Je comprends qu'il y ait des disparités, des clivages, des divergences. Mais j'ai une impression d'éclatement, qui se traduit en particulier par les communautarismes. Dans les collèges et lycées, on est désigné par son appartenance linguistique, ethnique, religieuse... Cela me trouble. Ensuite sur le plan intellectuel, je remarque un refus du libre examen et une progression de l'obscurantisme. Le développement de croyances dans le surnaturel est un peu préoccupant. Le libre jugement et la rationalité ne sont plus valorisés.

Pourquoi le repli identitaire vous inquiète-t-il particulièrement ?

- Pour moi, l'appartenance au genre humain se caractérise par la raison et la liberté. Dans le communautarisme, on met en avant une filiation identitaire, une croyance particulière aux dépens de cet universalisme. Je ne suis pas contre l'appartenance ethnoculturelle ou communautaire. Mais j'ai le sentiment que l'on entre dans un siècle où cette appartenance risque d'être placée devant l'appartenance universaliste.

Dans votre Philosophie de l'Homme, vous affirmez que raison et liberté sont inséparables. Pourquoi ?

- L'éveil de la rationalité chez l'être humain, que ce soit dans sa famille, à l'école, ou par ses relations, est inséparable d'un climat de liberté : la liberté du jugement, d'examen, de contradiction, de remise en question, de refus, d'argumentation... Inversement, la véritable liberté, ce n'est pas faire n'importe quoi. C'est faire des choses rationnelles, raisonnables. Cette conjugaison du rationnel se traduit par des lois. La raison a besoin de la liberté pour s'éveiller, mais la liberté qui n'est pas éclairée par la raison part à la dérive.

Quelles sont pour vous les libertés universelles ?

- Pour moi, l'universalisme concerne quatre points. D'abord, c'est croire en la science. Ensuite, j'ai foi en l'universalité des valeurs politiques et démocratiques. La démocratie représentative, le pluralisme des partis, les droits de l'homme, la liberté d'expression, voire la laïcité, ont une dimension universelle. Elles sont appelées à être admises par tout le monde. Vient ensuite l'universalité des valeurs morales. Toute personne de bonne volonté ne peut qu'acquiescer sur le fait que le vol, le viol, la déloyauté ou le mensonge sont réprouvés par la morale. Enfin, l'universalité anthropologique : tous les êtres humains sont potentiellement destinés à vivre libres et selon la raison. Une anthropologie rationaliste, libérale et universelle.

Pourquoi définissez-vous alors les multiculturalistes, défenseurs de valeurs universelles telles que la justice, la démocratie et les droits de l'homme, comme des ennemis de l'universalisme ?

- C'est vrai, la pensée multiculturaliste s'accorde avec l'universalité de la science, des valeurs politiques et morales. Mais on assiste à l'émergence d'une pensée « multicommunautariste ». En s'interrogeant sur la nature de l'homme, cette pensée ne va plus tenir un discours universaliste : elle affirme qu'un être rationnel et libre est un être abstrait. Le seul être humain qui existe est, selon elle, enraciné dans une communauté, appartient à une filiation, dans une forme de dépendance par rapport à un disque social plus ou moins étendu. Cette pensée multicommunautariste bouscule la conception rationaliste, libérale et individualiste de l'homme que je défends. Un des grands débats philosophiques du XXI^e siècle verra ces deux conceptions de l'homme se faire face. Avec les dangers qui peuvent en découler.

Vous évoquez « un cercle d'incriticabilité » autour des cultures et des religions. Que voulez-vous dire ?

- Quand j'étais jeune enseignant, dans les années 70, nous avions le droit à la critique tous azimuts. Critique des institutions, de l'autorité, des dogmes, des idéologies, des religions, etc. Il n'y avait pas de tabous. À notre génération soixante-huitarde, on peut reprocher certaines choses. Mais on ne peut pas nous dénier le mérite d'avoir franchi beaucoup de lignes rouges sur le plan du débat. Il n'y avait pas de cercle d'incriticabilité. De nos jours, on ne peut pas dire certaines choses : si je parle d'une sourate du Coran, je risque d'être traité d'islamophobe ; si je me mets à critiquer une pratique alimentaire liée au shabbat, je peux être défini comme antisémite... J'ai le sentiment que la sphère de la croyance religieuse se referme sur elle-même et nous empêche de jouer le rôle qu'ont eu les Lumières au XVIII^e siècle. Les communautés protègent leurs croyances derrière un rempart. On empêche notre raison d'aller regarder, d'argumenter, de critiquer. La situation se fige.

À qui pensez-vous quand vous dites que les communautés devraient mieux reconnaître les droits des individus ?

- Je pense aux femmes, aux enfants. Certaines communautés peuvent fonctionner comme des lieux d'embigadement de l'individu, de mise sous tutelle. Les femmes sont souvent les premières victimes des communautarismes. Dans la religion musulmane, elles intérieurisent l'incitation à mettre le voile. Elles ont le sentiment de le faire librement. Mais il existe des sortes de servitude volontaire. On peut se sentir libre sans l'être vraiment. De nos jours, on a l'air d'ignorer la pression du groupe. On parle beaucoup du droit des communautés au sein de la République, mais on oublie de poser le problème du statut de l'individu au sein de sa communauté. Pourtant, la communautarisation de la personne peut être antinomique de la réalisation de soi, une entrave à l'épanouissement de la personne.

Quel est le meilleur rempart contre le repli et l'embigadement ?

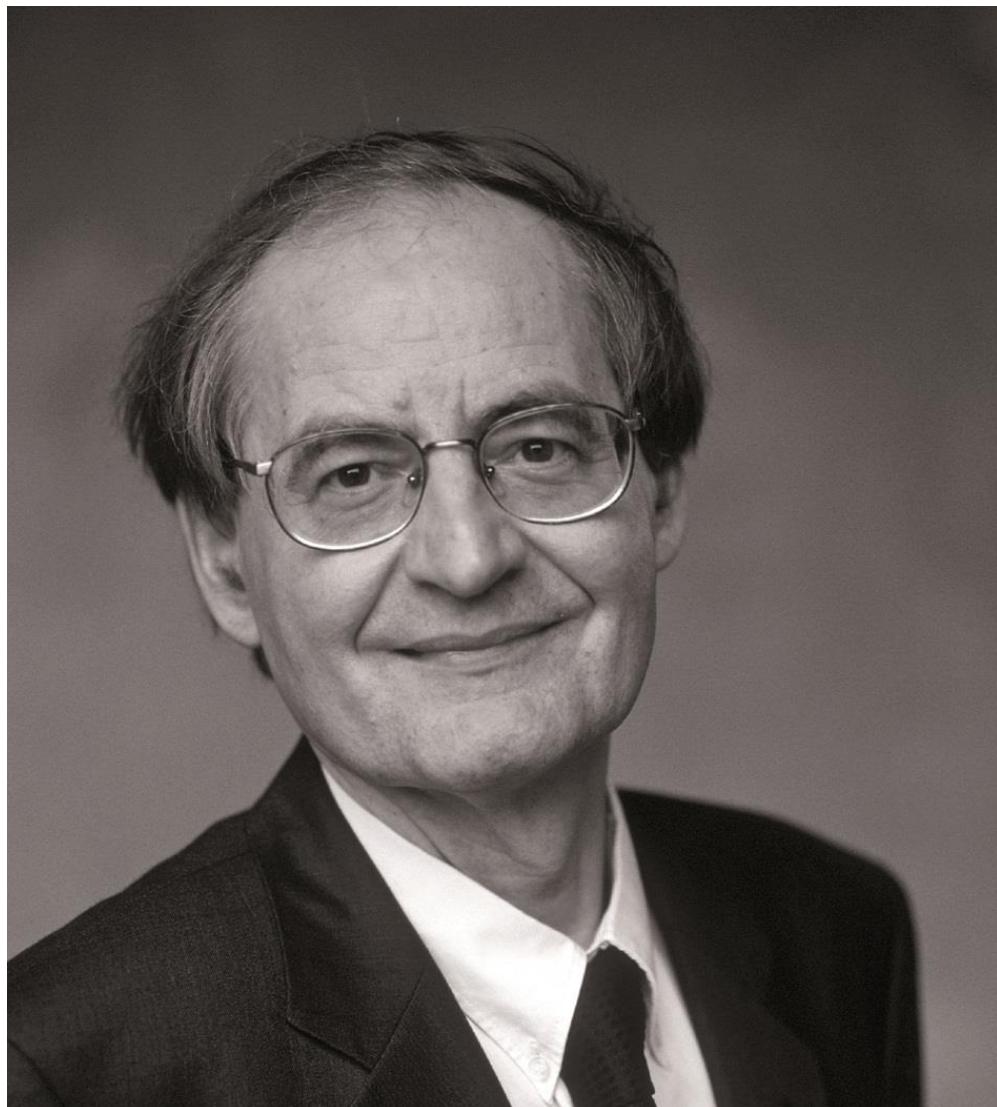
- Je plaide pour une éducation appuyée sur deux piliers : une formation scientifique très solide et un enseignement appuyé sur les humanités, pour éveiller le sens éthique. À savoir, la responsabilité écologique, biologique, humaine. À ces deux points, je souhaite ajouter un troisième pilier : l'apprentissage de l'altruisme. Bien que je sois libéral et que je croie dans la réussite personnelle, je ne suis pas du tout pour l'égoïsme, le repli sur soi ou l'individualisme, dans le sens de l'indifférence aux autres. Dans la société de demain, je pense qu'il faudra à la fois libérer l'énergie individuelle pour s'épanouir, et préparer les individus à entrer dans une société avec des valeurs de partage, de solidarité, d'altruisme.

Ces valeurs d'altruisme ne sont-elles pas communes à toutes les religions ? Ne seraient-elles pas menacées par trop de rationalité ?

- Concernant ces valeurs du partage, on a besoin des religions dans leur dimension humaniste. Au-delà des écrits et des rites divers, toutes les religions possèdent un noyau d'humanisme sur lequel il faut travailler, pour contribuer à cette éducation à la solidarité. D'ailleurs, dans les comités d'éthique, on voit des représentants de l'islam, du judaïsme, du christianisme. C'est une bonne manière de faire une place à la religion dans notre société. Mais je pense que cette éducation peut être réalisée sous le signe de la laïcité intégrale. Car la solidarité n'est pas une valeur religieuse. C'est avant tout une valeur humaine. Nous n'avons pas besoin de la dimension verticale vers le divin pour avoir le sens de l'horizontalité du rapport à l'autre.

Vous croyez donc à une spiritualité laïque ?

- Je pense que la dimension spirituelle est essentielle chez l'être humain. Mais spiritualité ne veut pas forcément dire religion de la transcendance ou croyance dans le surnaturel. Je crois en une spiritualité sécularisée, temporelle, naturelle. Une spiritualité qui élève l'individu grâce aux œuvres de l'esprit qui nous environnent. Au XXI^e siècle, nous avons l'immense chance d'avoir à notre portée des œuvres d'art, de la musique, de la peinture, de la philosophie, de la littérature, de la science. Tout cela à disposition de tout le monde. C'est un cadeau merveilleux, hérité à la fois de nos ancêtres ayant édifié ces œuvres de l'esprit, et des ingénieurs modernes qui ont fabriquées les DVD, les clés USB, les tablettes qui nous permettent d'être en contact avec ces créations. L'éducation doit contribuer à ouvrir tout un chacun vers le vrai, le beau, le grand, à travers ce trésor. En laissant chacun aller un jour vers le divin, s'il le souhaite.



LA REALISATION DE SOI

La pensée magique, celle qui propose une autre explication du monde, loin de la science et de la raison, fait un retour en force. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

- Michel Lacroix : Tout ce qui est de l'ordre du surnaturel attire beaucoup aujourd'hui. Il existe une mouvance ésotérique-mystique, magico-occultiste, qui a connu un très fort développement au lendemain des Trente Glorieuses, certainement en réaction aux excès de la civilisation technicienne de l'après-guerre. La fétichisation de la technique et l'entrée de plain-pied dans la société de consommation ont finalement réhabilité la part irrationnelle de notre être. Tout cela s'est passé au tournant des années 1960 et 1970. Pour autant, la pensée magique est une pensée régressive. Relisons Piaget (psychologue du développement, 1896-1980, ndlr) : la magie est une pensée qui correspond à un certain stade du développement intellectuel que l'enfant dépasse en principe à 5 ou 6

ans. Donc, la pensée magique, je m'en méfie beaucoup. À l'heure où nous faisons des découvertes incroyables, on regarde le monde scientifique avec méfiance, comme si l'expertise médicale, technique, scientifique était obligatoirement soupçonnée d'être du côté du pouvoir. Si la pensée magique signifie donner libre cours à l'irrationalisme, je ne peux pas adhérer !

En même temps, tous vos travaux portent sur la « réalisation de soi ». N'est-ce pas contradictoire ?

- Non, car il y a une forme de pensée magique qui me séduit : c'est l'idée selon laquelle de toutes petites causes peuvent produire de grands effets. La pensée moderne de la complexité s'est construite là-dessus. Dans ce cas, on ne vit pas la pensée magique sur un mode onirique, hallucinatoire, c'est une « bonne » pensée magique. Si les individus changent leurs comportements – et le meilleur moyen de changer, c'est de s'accomplir, se réaliser, être dans l'être plus que dans l'avoir –, ils sont moins dépendants des biens matériels et moins prédateurs, moins destructeurs des ressources de la planète. Pour moi, il existe un lien très fort entre réalisation de soi, rejet du matériel et transformation du monde.

Le développement personnel serait donc politiquement souhaitable ?

- Oui. Je considère l'idée de réalisation de soi comme une grande et belle idée. Selon moi, c'est même la grande idée du XXI^e siècle. Je suis convaincu que ce projet, ce rêve, va monter en puissance et occuper la place que le salut occupait au Moyen Âge. Comme le disait Sartre, le projet existentiel des êtres humains sera la richesse du monde de demain. L'idéal de la réalisation de soi est donc un idéal protestataire, contestataire, révolutionnaire.

C'est une thèse surprenante !

- Oui, car au nom de cet idéal, on juge la société existante, on lui demande ce qu'elle fait pour que le projet de réalisation de soi ne soit pas réservé à quelques happy few. La société permet-elle aux individus d'aller au bout de leurs désirs, d'utiliser tout leur potentiel ? Le monde du travail et les nouvelles règles de management leur permettent-ils réellement de s'épanouir ? Si la société n'est pas capable de remplir cette promesse, qui date des Lumières et du début de l'individualisme, de Kant, de Rousseau, du romantisme, alors il faut la changer. Peut-être même la détruire pour en construire une autre.

Que les gens se tournent vers une quête de sens effrénée, vers des spiritualités nouvelles, n'est-ce pas là le syndrome d'une société qui va mal, qui a peur de l'avenir et cherche son salut dans une sorte de butinage intello-spirituel ?

- Le butinage est lié à l'individualisme et à l'anti-institutionnalisme. Les individus ont envie de se bâtir une spiritualité à la carte, ils ne voient pas pourquoi ils adhéreraient en bloc à un catéchisme. Est-ce que la spiritualité est un remède face à une grande peur ? En tout cas, elle est le contrepoids à un mode de vie qui n'est pas épanouissant.

La réalisation de soi traduit-elle une perte de croyance dans le collectif ?

- C'est un reproche souvent adressé au courant du développement personnel. En réalité, on se méprend sur son contenu. Ma conviction, c'est qu'il n'y a pas de réalisation personnelle qui tienne si ce n'est pas dans une relation étroite avec un « tu », avec un ou plusieurs autres. J'irais même plus loin : il n'y a pas de véritable réalisation personnelle s'il n'y a pas un lien avec un « nous ».

Autre reproche : le développement de soi serait finalement une soupape, un amortisseur pour mieux accepter le système néo-libéral...

- Non, le développement de soi n'est pas là pour que nous soyons mieux adaptés. Il n'est pas question d'être un meilleur agent du système capitaliste. Pour moi, il s'agit clairement d'un ferment de transformation du monde. Peu à peu, les choses vont bouger. Le monde du travail, l'éducation, la vie familiale, la vie urbaine... Tous ces domaines vont être transformés par cette revendication à la réalisation personnelle. S'il s'agissait simplement d'un accessoire du capitalisme pour accepter des

conditions de vie de plus en plus dures et inhumaines, ce serait totalement intolérable. Et ce serait un échec.

Bon nombre de grands entrepreneurs, en particulier dans le domaine de la révolution numérique, sont à la fois fascinés par la technologie et adeptes de nouvelles spiritualités. Comment l'expliquer ?

- Je pense que les gens qui font des percées technologiques majeures, telles que celle des fondateurs de Google avec leur algorithme, sont grisés par leurs découvertes. Ils ont le sentiment de participer – de facto ils le font – à la création du fameux cerveau planétaire dont parlait Pierre Teilhard de Chardin. Cette interconnexion synaptique de tous les êtres humains à la surface du globe, par nos portables et nos tablettes, crée une sorte de nappe informationnelle englobante. C'est un travail de démiurge. Ceux qui sont à l'origine de ce changement ont le sentiment de participer à l'avènement d'un monde totalement nouveau. Au fond, il existe deux tentations irrationnelles : l'une vient du religieux, l'autre vient de la pointe de la technique et de sa magie. Quand je peux, en un simple clic, faire apparaître le texte complet du Système de politique positive d'Auguste Comte et retrouver la citation que je cherche, j'ai un sentiment de toute-puissance. Dans la magie, c'est ce sentiment-là qui est aussi à l'œuvre.

Vous parlez de transformation, mais où allons-nous ainsi ? Vers un âge de l'empathie, de l'optimisme ?

- J'utiliserais l'expression d'un auteur que j'aime beaucoup, Emmanuel Mounier, le fondateur du personnalisme. Si nous parvenons à traverser les nombreuses épreuves auxquelles nous devons faire face, comme le péril écologique, je pense que nous nous dirigerons vers la véritable société personnaliste que Mounier appelait de ses vœux. C'est-à-dire une société au service de la personne, qui permette à la personne de s'épanouir pleinement. Et, surtout, une société qui permette à tous les individus de s'épanouir. Par le passé, le bonheur a toujours été censitaire. C'est cette dimension démocratique, cette promesse adressée à tous, qui me semble aujourd'hui cruciale.







Audrey Lafon





Martine Namy, Michel Lacroix, Serge Raffet



Michel Lacroix



Eric Pichet



Michel Lacroix et Serge Raffet







Ariane Grumbach et Didier Bardet